

PRÉSENTATION GÉNÉRALE

De la vertu à la réminiscence

Le *Ménon* porte sur deux thèmes principaux, la vertu* et la réminiscence*, dont il montre l'étroite dépendance, tant sur le plan théorique que sur le plan pratique. À la question de savoir si la vertu s'enseigne, posée par Ménon* au début du dialogue, Socrate* répond par une autre question : pour savoir si elle s'enseigne, encore faut-il savoir ce qu'elle est, donc être capable de la définir, d'en donner l'essence. Seule la réminiscence, cette capacité qu'a l'âme de penser par soi-même et de passer de l'opinion*, instable et influençable, à la science, cette connaissance vraie et stable car fondée en raison, est en mesure d'y parvenir. Mais, moins par ignorance que par obéissance à des formes de pensée et des usages de la parole plus soucieux de pouvoir et de prestige que de vérité, Ménon reste sourd à l'importance de cette manière de réfléchir exposée par Socrate. Devant l'insistance de Ménon à vouloir savoir si la vertu s'enseigne, Socrate accepte alors d'examiner cette question, en interrogeant Ménon puis Anytos*. Soutenant successivement que la vertu semble être une connaissance, donc qu'elle peut s'enseigner, puis que l'inexistence de maîtres de vertu dans la cité invalide cette conclusion, le dialogue se termine sur une impasse qui ne fait que confirmer la nécessité d'une définition philosophique de la vertu. Le scepticisme théorique auquel aboutit donc la discussion va de pair, sur le plan pratique, avec un relativisme moral qui, s'ignorant lui-même, sert ainsi d'autant mieux les intérêts particuliers de certains groupes sociaux de la cité. La mort

* Les mots signalés par un astérisque sont expliqués dans le lexique.

annoncée du philosophe un peu avant la fin du dialogue montre que personne n'est prêt à l'entendre par peur de voir remises en cause ses prérogatives et sa manière de voir.

L'Athènes du *Ménon* : crise du savoir, crise morale et politique

Se relevant à peine de la défaite militaire et politique de la guerre du Péloponnèse, la cité d'Athènes, qui vient de renverser la tyrannie des Trente et de rétablir la démocratie, est, en un sens, le personnage principal du dialogue. Celui-ci n'est en effet que le développement détaillé et argumenté du portrait rapide mais cinglant que Socrate en dresse dès les premières lignes : « Il s'y est produit un dessèchement du savoir [*sophia*]. » Confrontée à de nouvelles formes de savoir qui ignorent leur propre effet dissolvant sur les valeurs morales ainsi que leur propre fragilité, Athènes ne semble pouvoir réagir qu'en appelant à un conservatisme rigide, incapable de se justifier autrement que par le recours à la tradition. Son destin moral et politique est donc suspendu à sa capacité d'écouter le philosophe. Lui seul peut montrer aux deux camps en présence – les nouveaux savants et les tenants de la tradition – leur insuffisance théorique et ses conséquences pratiques, et proposer au contraire une recherche rationnelle des fondements de la vertu, seule en mesure d'en faire une fin morale, et non un instrument partisan et générateur de conflits. Mais les événements dont elle vient de sortir exsangue et la mort prochaine de Socrate disent assez peu d'attention qu'elle a prêtée à la voix qui lui proposait une issue. À travers Athènes, c'est donc la place de la philosophie dans la cité et son rôle éducatif que Platon met au centre de ce dialogue, qui se conclut de façon pour le moins paradoxale et, pourrait-on dire, tragique. Car alors même que Socrate jette les bases d'une refondation morale et politique grâce au questionnement philosophique, celui-ci reste inaudible et même indésirable auprès de ceux qui, en raison de leur position sociale et politique, paraissent pourtant les mieux placés pour en tirer profiter et en divulguer les leçons : Ménon est issu d'une famille aisée et influente, et a reçu une solide éducation intellectuelle ;

Anytos est, quant à lui, un leader politique important. Victime de leurs tyrannies respectives, celle de l'éristique* qui ne parle que pour avoir le dernier mot dans le cas de Ménon, celle de la tradition dans le cas d'Anytos, Socrate ne dispose que du raisonnement pour les convaincre : aussi se place-t-il parfois à leur niveau en recourant à des arguments empiriques qui, malgré leur relative faiblesse, ont pour seul but de montrer à Ménon et Anytos les impasses où conduit leur propre façon de penser.

Éristique et sophistique

L'éristique est un usage particulier de la rhétorique. La rhétorique antique peut être définie de manière générale comme l'art de la parole efficace, c'est-à-dire l'art de persuader par le discours. Atteindre un tel but suppose de bien parler, c'est-à-dire d'utiliser de belles formules, d'être attentif aux sonorités et au rythme des phrases, d'avoir le sens des images frappantes, des jeux de mots, bref, de recourir à tous les procédés par lesquels un discours se grave dans l'esprit de l'auditeur et lui communique une émotion plutôt qu'une connaissance vraie. Dans le *Ménon*, Socrate souligne surtout sa dimension éristique, c'est-à-dire la lutte à laquelle elle permet de se livrer dans les discussions, avec pour objectif non le vrai mais la victoire.

Utilisant souvent la rhétorique comme l'un de ses moyens, la sophistique est une pratique introduite à Athènes au V^e siècle par des professeurs étrangers, comme Protagoras ou Hippias. Ces « savants » [*sophoi*] itinérants, venus pour vendre leurs leçons à très haut prix aux fils des riches familles, prétendaient leur enseigner la vertu, qu'ils concevaient comme la manière de conquérir le pouvoir et de bien gouverner sa maison et sa cité. Gorgias, dont Ménon est le disciple, est présenté ici comme orateur et sophiste à la fois.

Les éléments dramatiques du dialogue

Le *Ménon* commence abruptement par une question – la vertu s’enseigne-t-elle ? – qui va donner son élan à tout le dialogue mais aussi le mener à l’échec, à la fois parce que cette question initiale restera sans réponse, et parce que cette aporie a des répercussions morales et politiques négatives sur la cité d’Athènes. Outre Ménon, qui est l’interlocuteur principal de Socrate, celui-ci va s’entretenir aussi avec deux autres personnages. D’une part, avec un jeune esclave sur lequel il va faire la preuve de la vérité et de l’efficacité de la théorie de la réminiscence ; et, d’autre part, avec Anytos, pour montrer que ni les sophistes ni les hommes politiques athéniens ne sont des modèles de vertu.

La date dramatique du dialogue est à situer sans doute entre 403, date du retour à Athènes des démocrates menés par Thrasybule avec l’aide d’Anytos, et la mort de Socrate (399), qui se profile dans les menaces d’Anytos. Quant au lieu où le dialogue se déroule, il y a très peu d’indications à son sujet : peut-être chez Anytos, peut-être dans un espace public – gymnase, place du marché – offrant à Socrate la possibilité de dessiner des figures géométriques sur le sol pour faire la preuve de la théorie de la réminiscence. Cette absence de précision peut se comprendre si l’on considère que c’est peut-être Athènes qui est le lieu le plus signifiant de ce dialogue : cité déchirée et meurtrie par la guerre du Péloponnèse qui vient de s’achever ; cité qui, dans la confusion où elle se trouve, s’accroche à la fois aveuglément à ses valeurs traditionnelles et laisse entrer en son sein ceux qui en seront les fossoyeurs, les sophistes, auxquels Socrate se plaint souvent d’être assimilé ; cité qui, pour toutes ces raisons, va mettre son philosophe à mort parce qu’elle n’a su ni le reconnaître ni l’entendre.

PROBLÉMATIQUE PHILOSOPHIQUE

Originalité du *Ménon*

Le *Ménon* occupe une place singulière dans l'œuvre de Platon moins en raison des thèmes abordés qu'en raison de la façon dont ils sont présentés et du ton de l'ouvrage. Loin d'être évoquées de façon très technique et détaillée, les questions de la vertu et de la réminiscence sont présentées depuis la perspective de l'interlocuteur de Socrate, c'est-à-dire de telle sorte que celui-ci puisse, en droit, se représenter ce que Socrate veut dire et en tirer profit. Or quelle est la perspective de Ménon, puis d'Anytos, sur la question de la vertu et celle du savoir, dont le dialogue montre le lien étroit ? C'est celle de la cité dans laquelle ils vivent, Athènes, où tout se mesure en termes de pouvoir, de prestige, de valeurs héritées, et non de vérité. C'est pourquoi Socrate adopte parfois des arguments *ad hominem*, destinés à mettre son interlocuteur face à ses contradictions, ce qui ne signifie pas qu'il y adhère pour autant. Son ironie, très présente et pas toujours facile à détecter, est aussi l'indice de cette distance nécessaire pour que sa voix puisse se faire un peu entendre dans une cité où ceux qui parlent font, en général, taire le philosophe. Comme dans le *Gorgias*, Socrate dialogue ici avec Athènes elle-même. Mais cette fois-ci, ce n'est pas pour mettre en évidence les dangers possibles que la rhétorique fait courir à la cité et au philosophe : c'est pour montrer que, incapable de réminiscence, la cité est sous l'emprise d'une forme d'oubli dont elle n'a pas conscience parce qu'elle vit dans l'illusion du savoir.

Qu'est-ce qu'une définition philosophique ?

Le thème inaugural de l'ouvrage – la vertu, la question de savoir si elle s'enseigne et la question de sa nature – est inséparable de la façon dont les personnages l'expriment et le pensent. À travers les échecs successifs de Ménon dans ses tentatives de définition de la vertu, Socrate

fait apparaître deux exigences principales auxquelles doit répondre une définition philosophique, afin qu'elle puisse servir de critère à nos jugements tant sur le plan de la théorie que sur celui de la pratique. La première est une exigence d'unité : une bonne définition de X ne peut être une accumulation de toutes les manifestations particulières de X. Ce doit être au contraire une définition une, c'est-à-dire une définition qui vaille pour l'ensemble des manifestations particulières de X, qui les englobe toutes en se référant à ce qu'elles ont en commun. La seconde, qui est la condition de possibilité de la première, est que la définition doit atteindre l'essence de X, c'est-à-dire l'élément immuable partagé par toutes ces manifestations particulières de X et qui, précisément, fait qu'elles sont toutes des manifestations de X et non de Y. L'incapacité de Ménon de satisfaire à de telles exigences ne doit pas être entendue comme un signe de bêtise mais comme le signe que sa pensée est façonnée par l'opinion, c'est-à-dire une manière de connaître instable, relative au contexte dans lequel elle se forme, sujette à changer. L'enjeu de la définition philosophique dont Socrate esquisse les contours est donc de garantir la permanence des conduites bonnes en les fondant sur la vérité atteinte par la pensée.

Pourquoi est-il nécessaire de définir la vertu ?

La vertu est un thème de discussion central dans les cercles intellectuels de l'époque, mais aussi dans les familles, si l'on en juge par la comédie *Les Nuées* d'Aristophane. Défini comme « *kalos kagathos* » – littéralement « beau et bon » –, l'homme vertueux puise traditionnellement ses références morales chez les poètes, notamment Homère et les auteurs de tragédie. Mais à l'heure où de prétendus maîtres de vertu font leur entrée à Athènes, et où la maîtrise de la parole devient l'arme la plus redoutable pour imposer ses valeurs dans la cité, la crise paraît inévitable entre partisans de la tradition et adeptes de la nouveauté en matière éducative et morale. Socrate intervient dans ce débat non pour prendre parti mais pour montrer que chacun des deux camps en présence oublie l'essentiel : on ne peut déterminer la bonne conduite et la manière de la transmettre qu'en s'interrogeant

au préalable sur son essence. L'exigence de vérité sur le plan théorique est indispensable pour bien agir ou, du moins, pour essayer de bien agir. Et elle l'est d'autant plus que, le plus souvent, chacun croit savoir ce qu'est la vertu, érigeant ainsi aveuglément sa norme d'action en valeur absolue, en général au nom de ses propres intérêts, comme le montrent les deux dernières définitions de la vertu avancées par Ménon. L'exigence d'une définition philosophique de la vertu remplit ainsi un rôle critique d'examen de la valeur des valeurs.

Qui peut éduquer la cité ?

La question initiale de Ménon sur la possibilité d'enseigner ou non la vertu n'a rien d'illégitime en soi pour Socrate. Au contraire, elle est décisive puisque, une fois résolue la question de la nature de la vertu, c'est d'elle dont dépendent d'une part la place accordée au philosophe dans la cité et d'autre part le destin moral et politique de cette dernière. Le titre d'éducateur légitime de la cité est donc âprement disputé, les enjeux de pouvoir se mêlant – et souvent s'opposant – à l'exigence de vérité que Platon estime indispensable pour mener une vie bonne, individuellement et collectivement. En compétition d'un côté avec les sophistes et le danger que leur manière de penser fait peser sur les fondements du dire vrai et de l'agir bien, et, de l'autre, avec ceux qui, comme Anytos, obéissent aveuglément aux valeurs de la cité, le philosophe apparaît dans les dialogues de Platon comme le nouvel éducateur qui, parce qu'il recherche l'essence des choses, en particulier des choses importantes comme les notions morales et politiques, est le mieux en mesure d'orienter le développement moral et intellectuel de l'homme.

PLAN GÉNÉRAL DU *MÉNON*

On peut distinguer trois moments principaux dans ce dialogue.

1. À Ménon qui lui demande si la vertu s'enseigne, Socrate explique que répondre à une telle question exige au préalable de chercher la définition de la vertu. Par trois fois, Ménon en propose une dont Socrate montre les insuffisances (70a-80d).
2. Face au risque de scepticisme théorique que Ménon oppose à Socrate sur la possibilité d'atteindre une telle définition, et face aux conséquences pratiques qui pourraient résulter de cette impasse, Socrate expose la théorie de la réminiscence selon laquelle apprendre, c'est se ressouvenir. Socrate fait la démonstration de sa vérité et de son efficacité en faisant résoudre un problème de géométrie à un jeune esclave de Ménon qui ignore tout des mathématiques (80d-86c).
3. Ménon reste toutefois sourd à la réminiscence, et repose sa question initiale : la vertu s'enseigne-t-elle ? Socrate se résigne alors à l'examiner, et procède en deux grandes étapes destinées à démontrer par l'absurde la valeur de la théorie de la réminiscence. Dans la première (86c-89e), Socrate et Ménon partent de l'hypothèse que, si la vertu est une forme de connaissance ou de science, alors elle s'enseigne. En montrant que la vertu est un bien utile, et que seule la raison est capable de conférer leur utilité aux choses, ils en concluent que la vertu est science ou connaissance et donc s'enseigne. Dans la seconde (89e-96d), Socrate remet en cause ce résultat en montrant d'une part qu'il n'existe pas de maître de vertu, ni chez les sophistes ni chez les citoyens athéniens – passage où se situe le dialogue entre Socrate et Anytos – et d'autre part que l'opinion est aussi efficace que la science sur le plan pratique. Si la vertu n'est pas science, elle ne peut être qu'une « opinion droite » que certains hommes possèdent par « faveur divine ».